

# LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION  
8, rue du XXXI Décembre - Genève  
Téléphone 14.05

Paraissant tous les Lundis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT Suisse..... 6 fr. — par an  
Autres pays. 8 fr. —

## La politique de l'Italie

La démission de M. Bissolati a remis à l'ordre du jour la question générale de la politique extérieure italienne. Le replâtrage du ministère Orlando-Sonnino n'ayant apporté aucune solution de principe, on continuera quelque temps encore à osciller entre le démagogisme déclamatoire de M. Orlando et le positivisme impérialiste de M. Sonnino. La longue expérience de la Triplice a laissé des traces profondes dans la diplomatie italienne. Le ralliement de l'Italie à l'Entente est conçu par la diplomatie officielle italienne comme un autre moyen de parvenir à réaliser les mêmes visées balkaniques, adriatiques et méditerranéennes qui figuraient dans les traités secrets conclus avec l'Autriche et l'Allemagne. C'est ce qui explique d'une part la tenacité avec laquelle l'Italie officielle défend le traité de Londres qui aurait bien pu s'appeler le traité de Vienne, si les pourparlers entre Vienne et Rome avaient abouti et d'autre part, l'opposition évidente entre le programme général allié, plus particulièrement celui du Président Wilson et les convoitises de l'Italie. M. Orlando a souligné lui-même cette contradiction en déclarant l'autre jour dans la Chambre que le gouvernement italien acceptait en principe le programme de Wilson, mais qu'il ne pouvait pas dire jusqu'à quel point il en demanderait la réalisation. « L'Allemagne est tout près de la France, et l'Amérique est loin » — s'est écrié M. Clemenceau en faisant allusion aux garanties que les Alliés doivent obtenir pour empêcher des nouvelles agressions. M. Orlando ne pouvait pas dire que le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes est trop près de l'Italie, et que l'Amérique est loin. En effet M. Orlando avait patronné le congrès de Rome où l'on célébra l'amitié italo-slave. Qu'est-ce qu'il resterait de cette amitié si nous devons payer de nos terres une peur imaginaire italienne !

On trouve une vue d'ensemble de la politique étrangère italienne dans le remarquable ouvrage d'un diplomate italien de la jeune école qui a soumis toute la politique de son pays à un examen sévère, ce qui lui a valu d'être tenu éloigné de tout poste responsable. L'opinion publique italienne a passé sous silence cet ouvrage, pour des motifs que l'on peut deviner sans difficultés. Son titre est : « Un Italiano : La politica estera italiana, 1875-1906, ou en français : La politique extérieure italienne. Par un Italien (Bitonto, en Italie, 1916, p. 1023, 8° Lire 18). L'ouvrage est composé de quatre parties. Dans la première partie, l'auteur expose la théorie générale de la politique italienne, les principes qui la guidaient et les éléments qui la déterminaient. Dans la seconde partie, il examine la période de 1875 à 1896, appelée par l'auteur le passé de la politique extérieure italienne ; dans la troisième partie il traite du présent de la politique italienne (1875-1916), et sa conception confirme indirectement notre opinion que l'Italie officielle, en changeant d'alliés n'a pas changé les buts de sa politique. La quatrième partie contient les conclusions de l'auteur.

Il serait téméraire de ma part d'essayer de donner même une analyse de l'ouvrage de cet Italien qui a rendu à sa patrie le plus grand service qu'un bon fils pût lui rendre : il lui a dit la vérité. Nous ne pouvons non plus juger de la valeur exacte des points de vue scientifique et historique d'un ouvrage aussi volumineux et aussi minutieux que l'est le présent livre. Le temps et la compétence nous manquent. Si nous en parlons c'est dans le but d'attirer l'attention du public et des milieux compétents et intéressés sur cette publication qui ne devrait pas se perdre dans la poussière des dépôts des livres de valeur passagère. Le livre d'« un Italien » est le véritable code de la politique étrangère italienne. La dernière période de cette politique depuis 1908, est représentée sans réticences, sans retouches, à la

lumière des faits qui parlent d'eux-mêmes. La politique balkanique de l'Italie modelée sur celle de l'Autriche, est jugée très sévèrement par l'auteur qui ne cache pas sa déception de constater partout du temps perdu, des imitations défavorables et des faillites complètes cachées seulement sous une rhétorique déclamatoire privée de toute valeur pratique. Nous aurons l'occasion de parler ailleurs de cette phase de la politique italienne relativement aux Balkans ; ici, nous ne voulons que signaler en quelques mots les conclusions de l'auteur et exposer les vues d'un diplomate italien qui ne s'est pas formé à l'école triplicienne et qui envisage la politique extérieure italienne d'un point de vue dégagé de tout passé tripliciste.

Or, ce diplomate italien écrivait en 1916 que l'Italie ne peut pas songer à éliminer de l'Adriatique, l'Autriche et encore moins l'Allemagne, sans le concours d'une Serbie, amie et alliée. Il conseillait à l'Italie d'abandonner le jeu avec la Bulgarie et l'Albanie, héritage sinistre de la Triplice, et de s'entendre amicalement avec la nation qui vit sur l'autre rive de l'Adriatique et qui est l'allié naturel de l'Italie contre le germanisme. Il exhortait ses compatriotes à ne pas méconnaître la valeur d'une amitié avec la Grèce, insistant surtout sur l'utilité d'une entente avec l'alliance serbo-grecque. Selon lui, les Etats balkaniques ne doivent plus être considérés par l'Italie comme zones d'influence, mais comme des puissances absolument indépendantes, comme des facteurs de la paix et de l'équilibre en Europe. Où le distingué diplomate devient cependant illogique avec les prémisses mêmes de son exposé, c'est lorsqu'il parle d'un accord amical avec les Slaves au sujet des îles et de la Dalmatie septentrionale, un accord qui devrait d'après lui sauvegarder les intérêts navals italiens et rendre aussi possible la défense de la côte istrienne. L'auteur semble supposer que toute l'Istrie serait attribuée sans autre à l'Italie, malgré sa majorité slave, et il essaie même de se défendre contre le reproche éventuel que par une telle solution des zones slaves se trouveraient englobées dans le territoire italien en faisant l'observation d'ailleurs inexacte que la population slave de ces régions est *italienisable*, c'est à dire sujette à l'italianisation. Nous connaissons personnellement l'auteur de l'ouvrage et nous voulons excuser ce lapsus par le fait que sa bonne foi a dû être trompée. Nous croyons que l'auteur qui a pu contester à l'Italie le droit de colonisation en Asie-Mineure, aurait exprimé le même avis sur le Nord de la Dalmatie, pour autant qu'il le réclame, sur les îles et la plus grande partie de l'Istrie, s'il avait connu les vraies données du problème, s'il avait su surtout que l'élément le plus pur, le plus solide et le plus conscient, au point de vue national, de toute la race serbo-croate-slovène, vit dans les régions mentionnées. Tout l'édifice de sa conception de la politique italienne s'écroulerait piteusement s'il voulait maintenir jusqu'au bout un point de vue qui est en contradiction avec les éléments mêmes de son raisonnement.

Le fait que l'auteur a mal appliqué sur un cas concret la formule générale du problème ne nous empêche pas de souhaiter que les idées générales émises dans le livre d'un Italien trouvent plus d'écho dans la Consulta. La base même de la politique étrangère italienne vis-à-vis des Balkans est fautive. Le danger qui va grandissant d'un conflit italo-sudslave n'est que la conséquence de cette position de travers dans laquelle l'Italie se trouve vis-à-vis de nous. Nous ne sommes ni colonisables, ni italianisables. Et dans les Balkans, l'Italie n'a rien à chercher en dehors des relations normales entre égaux. M. Bissolati l'a compris et il a quitté un ministère qui se refuse à voir cette vérité si simple et pourtant si vitale pour le prestige moral de l'Italie. L. M.

## L'intégrité de la Hongrie exigée par les lois naturelles

Nous avons parlé une fois dans notre journal du livre curieux du professeur autrichien, Dr Erwin Hanslik sur l'Autriche, la terre, l'esprit. Dans ce livre M. le professeur s'efforçait de démontrer que l'Autriche avait été méconnue, qu'elle n'était pas ce qu'on pensait d'elle, mais tout autre chose. Le savant autrichien a découvert que ce ne sont ni la langue ni la race des peuples qui déterminent l'essence d'un Etat, mais que c'est uniquement l'espace géographique qui fait l'Etat. L'Etat, c'est l'espace géographique — *geographischer Raum* ! Les hommes, suivant le Dr Hanslik, jouent le rôle des plantes, et pour les plantes tout le monde sait que c'est le terrain, avec ses hauteurs, ses vallées, ses pentes, ses cours d'eau qui emporte. Les éléments géographiques seraient les facteurs principaux dans la formation des Etats et l'Autriche, jugée de ce point de vue, serait, d'après Hanslik, une création des lois de l'espace.

Or voici que pour la Hongrie, un savant magyar vient de découvrir quelque chose de semblable. Un certain Jakob Schenk, de l'Institut Ornithologique de Budapest a publié en effet dans le « Pester Lloyd » du 21 Décembre un ar-

ticle bizarre, cherchant à démontrer que la direction des routes prises généralement par les oiseaux de passage correspondrait à l'orientation politique des pays en question. En étudiant plus particulièrement l'orientation des oiseaux de passage en Hongrie, M. Schenk a constaté que cette orientation s'accordait bien avec l'appartenance de la Slovaquie à la Hongrie et non pas à la Bohême. En examinant la question dans le Sud, le savant ornithologiste arrive à la même conclusion que le sud de la Hongrie, c'est-à-dire, le Duché serbe, avec la Batchka et la Baragna, doit absolument appartenir aux Magyars. Les oiseaux, termine M. Schenk son article, ont ainsi exprimé leur jugement objectif sur la conservation de l'intégrité géographique de la Hongrie. Si ce jugement sera adopté, c'est une question anxieuse qui reste ouverte. Et il fait appel au président Wilson d'appliquer son système de justice avec la considération des lois naturelles !

Voici jusqu'à quel degré les Magyars se font ridicules dans leur manie de conserver l'intégrité d'un Etat édifié sur l'abus et la violence. Au lieu de se réjouir du nouveau régime de liberté qui sera institué dans le monde et dont les Magyars bénéficieraient également malgré tous leurs crimes, ils s'obstinent à prouver qu'ils ne méritent pas du tout ces bienfaits.

(1) Dr Erwin Hanslik : Oesterreich. Erde und Geist. — Wien, Verlag für Kulturforschung.

## Les Tchéco-Slovaques et les Slaves du Sud

Au milieu d'un enthousiasme indescriptible le président Masaryk fit l'autre jour son entrée solennelle dans la ville de Prague, capitale du nouvel Etat tchéco-slovaque. La Bohême et la Slovaquie ont accueilli en triomphateur celui qui incarne en ce moment leur nation tout entière, son effort et son martyre, sa foi comme sa victoire. Pendant de longues années d'épreuves, deux hommes surgissent au sein du peuple pour se mettre à la tête du mouvement national : Masaryk et Kramarz. La nouvelle religion — le culte de la Patrie — trouva en eux des nouveaux Houssites. Soutenus par toute la nation, ces élus du peuple ne reculèrent devant aucun danger, ni devant aucun sacrifice pour accomplir l'œuvre de la libération. L'accueil que le peuple avait réservé à son meilleur fils qui après des journées sombres et pénibles rentre dans son pays comme le premier citoyen de la République ; les ovations qu'il recueille sur son passage s'adressent en même temps à lui et à l'œuvre accomplie à laquelle il voua toutes ses lumières et toutes ses forces. A la sympathie se mêle la gratitude et l'admiration pour l'homme qui a su gagner au peuple tchéco-slovaque tant d'amitiés précieuses et tant de protecteurs puissants.

Le sort de Masaryk ressemble à celui de son peuple ; après tant d'humiliations, il voit enfin son œuvre couronnée de succès. Menacé, persécuté, exilé, arraché à son foyer et à son sol natal, il erra à travers le monde à l'instar des légions tchéco-slovaques combattant à travers l'Europe et l'Asie et forçant partout l'admiration générale. On ne se rend pas encore suffisamment compte des services rendus à la cause commune par les armées tchécoslovaques. Les exploits de ses armées n'ont eu malheureusement qu'un écho lointain et faible ici en Europe. Ces exploits n'ont pas été fixés par les films merveilleux comme ceux de certaines armées combattant en Europe avec beaucoup moins de bravoure mais avec plus d'artifices. Mais ceux qui ont vu à l'œuvre les légions organisées par Masaryk sauront témoigner de leur intrépidité. Masaryk qui possédait mieux que personne les qualités distinctives de sa race, l'énergie, la persévérance, le courage

et la modestie, fut prédestiné pour organiser la résistance nationale. C'est à la fois un savant, un diplomate et un homme d'action.

Avant d'entreprendre l'énorme tâche de la résurrection politique de la Bohême, Masaryk prépara le peuple à la lutte par la transformation de sa vie intellectuelle. Par ses travaux scientifiques, il prépara l'avenir en restaurant le passé et en rénovant le présent. Il fut le véritable réformateur de la vie sociale et politique de son pays dont il organisa la résistance en lui montrant la voie à suivre. Sa « Patrie tchèque » constitue le catéchisme politique pour ses compatriotes. Par son idéalisme élevé ainsi que par la droiture de son caractère, il rappelle la noble figure du Président Wilson. Le rôle qu'il joua avant la guerre vis-à-vis des Slaves du Sud lui gagna à jamais leur sympathie et leur reconnaissance. Ce rôle est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Le lendemain de son entrée solennelle, il lut au Château Royal le discours-programme où, parlant de l'organisation de l'Europe centrale, il aborda la question des rapports futurs entre son Etat et l'Etat sudslave, dans ces termes : « Il est inutile de dire que nos rapports avec la Yougoslavie sont des plus cordiaux. Ils sont scellés avec le sang versé en commun. Le voisinage nous ménagera des rapports plus directs. Du reste, chez nous et dans les milieux sudslaves existe la conviction absolue que notre réunion géographique directe est indispensable. Les Allemands d'Autriche, il est vrai, revendiquent le territoire hongrois qui nous sépare des Yougoslaves. Mais même du côté magyar, on leur a répondu que ce territoire contient des populations croates et slovènes très nombreuses. »

En effet, le contact direct entre deux Etats slaves s'impose. Il est justifié aussi bien par des raisons d'ordre ethnique que par des raisons politiques. Bien que sur le territoire devant servir de liaison, l'élément slave ne vit pas dans les masses compactes, il n'est pas moins vrai qu'il se trouve disséminé un peu partout mêlé à celui des Allemands. Au point de vue politique, il est indispensable d'assurer en

Europe centrale la continuité géographique en substituant au bloc germano-touranien celui des Etats slaves nouvellement créés, s'étendant de l'Adriatique à la mer Baltique. Les peuples germano-magyars ayant été les principaux instigateurs de la guerre mondiale, on sera bien de se garantir contre eux en les séparant. On objectera peut-être qu'une telle solution sera contraire au principe de l'auto-disposition adoptée par l'Entente. Or tout d'abord il ne s'agit ici que d'une bande de territoires sans importance pour l'existence et le développement de l'Etat voisin — l'Autriche allemande — et d'autre côté, l'intérêt général de l'Europe comme l'intérêt de la paix future qui est supérieur à toutes les questions territoriales exige que certaines atténuations soient apportées à l'application du principe mentionné. Les Etats nouvellement créés ne peuvent pas rester à l'infini sous la double menace germano-magyare dont il faut à tout prix empêcher l'agression éventuelle et un retour offensif.

M. D. M.

### La Hongrie incorrigible

Les Magyars ont envoyé une dame à Berne, Mme Rosa Schwimmer, avec la mission de représenter diplomatiquement l'esprit nouveau de la Hongrie seigneuriale. Cette dame s'acquitta assez bien de sa mission, à en croire l'interview qu'elle a accordée au correspondant du « Journal de Genève » (n° du 28 décembre) et dans laquelle elle a répété la thèse déjà usée de la Hongrie millénaire et intégrale. Mme Schwimmer affirme en effet que « le principe de l'indépendance des peuples est difficile à appliquer en Hongrie, en raison des mélanges des populations ». Que la noble dame se rassure : les peuples intéressés sauront bien se délimiter eux-mêmes et se séparer des Magyars. Il n'y a rien de plus facile que cela. Et ce qui est encore plus important, on se passera totalement du concours magyar, parce que les Magyars ne comprennent pas encore l'époque où nous vivons et l'esprit de liberté qui anime tous les peuples, sauf les Hongrois. La remarque de Mme Schwimmer que les Magyars « envisagent la constitution d'un régime fédéraliste qui laissera à chaque région son individualité et la liberté de développer sa culture propre, d'après le modèle suisse » — est d'un côté en contradiction avec l'affirmation antérieure concernant les mélanges des populations ; d'autre part, elle est sans objet, car personne ne demandera aux Magyars même leur opinion sur la façon dont les Serbes, Croates, Roumains et Slovaques entendent organiser leurs territoires respectifs.

Le comte Karolyi ne désarme pas. Malgré l'évidence même que la Hongrie millénaire a vécu et que les Magyars doivent se résigner à former la Magyarie, le comte Karolyi poursuit infatigablement son but de conserver aux Magyars leurs possessions territoriales. Dans un discours prononcé à Budapest, le 22 décembre, sur le programme de son parti, M. Karolyi a précisé ainsi son point de vue sur les nationalités :

« Dans la question des nationalités, je suis d'avis que le programme de Louis

Kossuth devrait être réalisé. L'idée d'une Confédération danubienne a été lancée par lui, et c'était une preuve de sa haute intelligence d'avoir prévu, il y a 70 ans, quelle politique étrangère répondait le mieux à nos intérêts... C'est ainsi que l'intégrité économique et territoriale de la Hongrie pourrait être conservée... »

Oui, à condition que les Serbo-Croates,

Roumains et Slovaques y consentent. Mais ils n'ont nullement envie de renoncer à leurs Etats nationaux, et de rester ainsi, par leur propre volonté, les esclaves magyars. Les Magyars nous connaissent très mal s'ils s'imaginent réellement qu'il y aurait des gens parmi nous qui pourraient accepter la domination magyare. C'en est fini d'elle, et pour toujours.

## La situation en Hongrie

La défaite a déjà commencé à purifier l'air empesté de la Hongrie. Les peuples dont les maîtres magyars aimaient à affirmer le patriotisme envers la Hongrie millénaire s'en détachent avec un enthousiasme débordant. Mais la défaite n'a pas seulement été un bienfait pour les peuples subjugués, elle a aussi ouvert une perspective de bonheur et de prospérité au peuple magyar lui-même, qui supportait l'exploitation des féodaux.

Après la capitulation bulgare et la débâcle du front occidental, le dernier ministère de Wekerlé s'efface. Un jour, on s'est réveillé à son inexistence. Dans le vide qui s'est fait ainsi, le comte Karolyi fait sa révolution, croyant que son avènement au pouvoir, avec un changement d'étiquette, suffirait pour le salut de la Hongrie intégrale. Il s'adjoignit les radicaux et les socialistes passablement déchargés des responsabilités de la guerre par le fait déjà qu'ils n'avaient aucun représentant au Parlement, pour raffermir sa position envers les démocraties victorieuses et pour témoigner avec plus de force de sa sincérité démocratique. Les socialistes et les radicaux entraient volontiers dans cette combinaison, d'autant plus que l'action commune ne s'étendait qu'à la question essentiellement extérieure, à savoir l'existence de la Hongrie. Tant que l'espoir dans le sauvetage de l'intégrité de la Hongrie subsistait, la coalition s'entendait à merveille. Plus il devenait clair que l'intégrité de la Hongrie était impossible, plus la concorde dans la coalition était menacée. L'intérêt principal se détournait des questions extérieures pour se concentrer sur les problèmes intérieurs. Dès ce moment-là, la différence entre les partis de la coalition devient plus aiguë.

Le parti Karolyi représente le parti conservateur et la continuation de l'ancienne Hongrie féodale avec une légère nuance progressiste, conformément aux exigences les plus pressantes de l'heure présente. Par contre, les socialistes sont partisans d'une Hongrie profondément nouvelle, formée selon les principes de la démocratie sociale, tout en tenant à l'écart les idées bolchévistes. Le programme socialiste a été rendu encore plus vivant par les très nombreux éléments mécontents de la guerre. Donc, pour ne pas perdre la popularité et risquer l'avènement du bolchévisme, les socialistes concentrent toute leur attention sur les questions extérieures, et leurs membres au gouvernement considèrent comme leur première tâche l'exécution des points du programme socialiste. L'attitude intransigeante et pressante des socialistes irrite naturellement au plus haut degré le parti Karolyi qui, dans ces efforts, voit une menace directe contre la société féodo-agricole et, partant, contre sa propre existence.

Les radicaux devaient constituer le centre entre les deux extrêmes, mais, eux aussi, s'orientent plutôt vers la gauche, sentant bien que toute temporisation ne peut servir que d'argument à l'usage des extrémistes.

L'influence de ces trois groupes dépend naturellement des forces qui les soutiennent. Le parti Karolyi a incontestablement les suffrages de la classe riche et des anciens partis politiques. Il est soutenu par tous les éléments qui ne voient dans la démocratie qu'un mal auquel il faut faire quelques menues concessions, sans pourtant entamer les bases de l'ancien régime féodal. Les

anciens partisans de l'Allemagne y figurent avec d'autant plus de droit qu'au point de vue de la politique intérieure entre eux et Karolyistes, la différence ne consistait que dans des nuances. Ils sont en fort petit nombre, et ne subsistent que parce qu'il n'y a encore personne pour les supprimer. La maladie du bien-être et la sénilité blâcée caractérisent les partisans de Karolyi. Ce sont des gens qui aiment à jouir et redoutent de sacrifier même les petites habitudes quotidiennes. Ils n'ont comme argument qu'une phraséologie surannée qui ne trouve aucun écho dans les masses fatiguées et épuisées. Ce sont des cadavres dont les ombres atardées s'arrêtent mélancoliquement aux lieux de leur ancienne gloire.

Les radicaux et les socialistes par contre, jeunes et vigoureux, naissent à la vie nouvelle. Le présent et l'avenir leur appartient. Les radicaux recrutés parmi les intellectuels et la bourgeoisie éclairée, qui, comptant avec la gravité des événements et de la situation sociale intenable de la Hongrie, ne s'opposent pas à des réformes radicales, d'autant moins qu'ils savent que la perturbation complète et sanglante ne peut être empêchée que par une prompte et sage politique démocratique. Ils n'ont pas encore une forte organisation derrière eux, mais ils ont toutes les chances de devenir les artisans de la Hongrie démocratique de demain, où il n'y aura plus de questions des peuples allogènes.

Le parti le plus puissant et le mieux organisé est le parti socialiste. S'appuyant sur les organisations ouvrières bien disciplinées et enthousiastes, il est le maître incontestable du présent. Sa force est encore agrandie par l'inertie des autres et surtout par l'inaction de l'élément le plus nombreux, mais jusqu'à présent muet, les paysans.

Il paraît en effet que la volonté des paysans déterminera à la fin la direction politique du pays. Bien que non organisés, ils représentent pourtant une force très importante. Complètement épuisés par la guerre, ils attendent leur heure, les bras croisés. Ils ne veulent pas travailler tant qu'ils n'auront pas leurs terres. Leur attitude a un caractère menaçant, comme s'ils disaient que leur patience est à bout et qu'ils ne répondent pas du lendemain si le gouvernement ne leur alloue pas les terres encore aujourd'hui. Les paysans ne commettent aucune violence sur les propriétaires, mais, par contre, ils suivent d'un œil vigilant tout ce qui se passe dans les grands domaines voisins, leur héritage de demain. Rien d'autre au monde n'intéresse ces déshérités, pas même la décomposition de la Hongrie. Ils braquent leurs regards hagards vers la terre, cette terre qu'ils rendaient fertile par leur labeur et des fruits de laquelle ils ne jouissaient pas.

Tous les partis politiques comprennent bien l'importance des paysans et tous sentent qu'une réforme très énergique et très prompte est nécessaire pour éviter que la Hongrie ne soit embrasée au delà par un incendie dont les conséquences seraient plus destructives que la guerre elle-même.

Dans cette question, les socialistes inclinent vers une solution radicale : partage des domaines sans compensation. Aussi leur influence paraît grandir aux dépens des karolyistes qui ne conçoivent que des demi-mesures palliatives. Les radicaux également préconisent une réponse radicale, mais avec compensation et, en tout cas, ne diffèrent pas beaucoup des socialistes. De la solution de ce problème dépend l'équilibre social en Hongrie.

Dr L. Popovitch.

### L'« Impartial Suisse » un « Partial Bulgare »

Nous venons de recevoir un journal appelé l'« Impartial Suisse » et qui paraît une fois par semaine à Lausanne (1, place Saint-François). A en juger d'après les deux premiers numéros, on peut dire sans hésitation que ce n'est ni un journal suisse, ni un journal impartial. C'est, selon toute probabilité, l'héritier légitime de l'Indépendance Helvétique, dont le titre faisait croire au caractère suisse de l'entreprise. Mais, tandis que l'Indépendance Helvétique défendait tous les Centraux, y compris la Turquie et la Bulgarie, l'Impartial Suisse s'occupe presque exclusivement des intérêts bulgares ! Son principal collaborateur est le même Kaleb qui écrivait dans l'Indépendance Helvétique, un Bulgare authentique qui fut démasqué par M. Savadjian.

Que l'« Impartial Suisse » soit un journal servant les intérêts bulgares, cela se voit non seulement d'après ses articles qui parlent tous de la Bulgarie, mais aussi d'après la personne de son rédacteur en chef, M. Raoul-E. Siegrist. Ce monsieur est venu un jour chez nous, Serbes, en disant qu'il venait d'arriver de Bulgarie, qu'il y avait été interné pendant deux ans, qu'il avait été maltraité d'une façon inadmissible et qu'il pouvait nous donner des renseignements exacts sur les procédés bulgares en Serbie occupée ainsi que sur les mauvais traitements infligés aux prisonniers et internés serbes. En effet, il nous raconta beaucoup de choses intéressantes, mais il ne nous autorisa pas à les publier. « Je suis un commerçant, nous dit-il, et je veux entretenir de bonnes relations avec la Bulgarie, après la guerre. Si je puis vous servir autrement, je suis à votre disposition. »

Nous n'avions aucun besoin d'un témoin qui ne voulait pas garantir personnellement l'authenticité de ses témoignages. M. Siegrist n'est donc plus revenu chez nous, mais, en échange, il se trouva un jour à la tête de l'« Impartial Suisse », qui n'est autre qu'un grand « Partial Bulgare ».

M. Siegrist ne veut pas même le cacher. A la protestation de l'« Impartial » de La Chaux-de-Fonds, contre l'abus fait de son titre, M. Siegrist lui a répondu par une lettre disant que la confusion n'est pas possible « entre votre quotidien paraissant à La Chaux-de-Fonds et notre hebdomadaire paraissant à Lausanne, ayant un but bien déterminé et par conséquent une clientèle toute différente de la vôtre. Le soleil luit pour tous ».

Evidemment. Aussi pour les Bulgares. Seulement les Bulgares n'ont pas le courage de paraître au clair du jour et de se dire publiquement Bulgares. La propagande nationale en elle-même n'a rien de déshonorant, et les Bulgares devraient se montrer ouvertement, en Bulgares, avec leurs arguments, au lieu de se cacher sous le masque de Suisses, de Macédoniens, de Russes (le fameux Strezoff-Bechirovsky) ou bien de simples Balkaniques (voir la « Correspondance Balkanique » à Berne). Ils n'osent pas le faire parce qu'ils défendent une cause mauvaise et injuste.

### FEUILLETON

## L'architecture ecclésiastique serbe

La guerre a beaucoup contribué à dissiper l'ignorance presque générale des Anglais quant aux Etats balkaniques et leur histoire. La sympathie que nous éprouvâmes pour la Serbie, dans ses heures d'épreuves, nous a réveillé et nous a fait prendre intérêt à son passé glorieux comme champion de la chrétienté slave et de liberté contre le Turc, et à son nationalisme que cinq siècles d'oppression ont failli détruire. Son histoire a été contée par un historien anglais notoire ; le présent volume préparé, malgré des difficultés considérables, par des exilés de leurs pays, est le premier d'une série grâce à laquelle les peuples de langue anglaise seront pour la première fois à même de se rendre compte du développement artistique de la Serbie pendant la période de sa suprématie politique. Comme le dit Sir Thomas Jackson dans son introduction, le caractère et la qualité de l'architecture ecclésiastique, illustrés par une série de cinquante-quatre plaquettes, seront probablement une surprise pour le lecteur anglais. Jusqu'à présent, le livre de Kanitz « Serbiens Byzantinische Monumente », publié en 1862, un volume dû à un savant roumain M. Bals et publié en 1911, et « La Serbie glorieuse », de M. Millet, publié l'année dernière, ont été à peu près les seuls ouvrages se rapportant à l'architecture serbe, et, par la force des choses, ces livres ne tombaient que rarement même entre les mains de l'étudiant spécialisé en ces matières.

La période de la grandeur nationale serbe commence avec l'avènement au trône en 1116 du « grand joupan » Etienne Némania. Son fils Etienne, marié d'une fille de l'empereur byzantin Alexis III, devint le premier roi de Serbie. Les membres de la dynastie qui succédèrent augmentèrent la puissance du royaume qui parvint à

son plus grand développement sous Etienne Douchane (1316-55). Douchane qui, en 1346 prit le titre de tzar, mourut à la veille d'une attaque projetée contre l'empire de l'Est, qui était alors à son déclin. Avec sa mort s'évanouit le rêve de voir régner à Constantinople, un Serbe. Son royaume se partagea en deux. En 1371, les Serbes méridionaux furent défaits, sur la Maritza, par le sultan Murad I et en 1389, Lazare Hrébelianovitch, prince de la Serbie septentrionale, tomba à Kossovo dans la lutte suprême pour la liberté serbe. Quatre ans après que le Portugal, un autre de nos alliés, eût commencé son histoire brillante dans la péninsule occidentale.

Le développement de l'art serbe traité dans le volume présent, se rapporte à cette période là. Cet art survécut pendant quelque temps dans le nord du pays, et les églises construites, dans les septante ans qui séparent Kossovo de l'annexion turque en 1459, par les despotes, qui sous la souveraineté du sultan, succédèrent à Lazare, constituent avec quelques succès la tradition d'antan. On ne trouve naturellement pas de traces de ce progrès de construction qui, dans des différentes conditions climatiques, est si accentué, dans l'architecture gothique de l'Europe septentrionale et occidentale. En Serbie l'église orthodoxe suivait dès le commencement la méthode byzantine postérieure de construction ; le bâtiment principal est centralisé dans la tour en forme de dôme, portée au moyen de pendentif sur quatre piliers et terminée par une voûte en forme de tonneau au-dessus des bras de la croix. En général, les variations des plans sont peu importantes. Dans les églises de grandes dimensions, les piliers centraux sont isolés, laissant un étroit couloir entre eux et les parois extérieures. Fréquemment on rencontre un « narthex » occidental et au-dessous de lui un péristyle, qui souvent, comme dans la très pittoresque église de Gratchanitz est d'une construction plus récente que le bâtiment principal et a un niveau de toiture plus bas. Du côté est, les églises se terminent invariablement par une abside.

Plus tard, la forme polygonale devient générale pour l'extérieur. Dans l'église monastique de Hilendar, sise au Mont-Athos, et fondée par Etienne Némania, les trapeztes aussi bien que les bras orientaux de la croix se terminent par des absides arrondies, ce qui

produit la si belle forme de triple lobe dont nous trouvons dans l'architecture occidentale un rare exemple dans l'église de Sainte-Marie du Capiteo à Cologne. Cette forme de plan, peut-être suggérée par l'église de Hilendar, fameuse dans la tradition serbe, a été adoptée par les églises construites sous le règne de Lazare, grâce à l'influence d'un remarquable architecte indigène Radé Barovitch. La simple solidité de cette forme, que l'on peut voir à Ravanitza, Lazaritza, Lioubostina, et dans les églises de Manassia et de Kalénitch, qui datent du XV<sup>e</sup> siècle, marque le plus complet établissement de l'art national.

Mais la véritable importance architecturale de ces églises serbes se reflète dans les différences de détails qui existent entre les constructions anciennes et celles plus récentes. La Serbie, inexplorée, ou presque, au point de vue architectural, est le point de jonction de l'art romanesque et byzantin. A l'ouest est située la Dalmatie, province du romanesque italien. Dans l'est et dans le sud-est, l'influence byzantine prévaut. A part des caractéristiques de construction découlant du plan qui était dicté par des considérations d'ordre religieux, les églises construites sous Etienne Némania, tard dans le XII<sup>e</sup> siècle, portent distinctement le type romanesque. Stoudénista, une bâtisse en pierre, possède des corniches en arcade et les entrées reculées dans les profondeurs de la muraille, ce qui dénote l'origine italienne ; la bande de dessins ondoyants sculptés et la culture conventionnelle du « tympanum » de la fenêtre est, sont également d'origine occidentale, tandis que les sculptures en relief dans le « tympanum » du portail occidental, représentant le Seigneur en Majesté entouré de deux anges en adoration est, à cette époque, un trait caractéristique des églises de rites orthodoxes. D'autres traits mentionnés par Sir Thomas Jackson, font penser que l'artisan qui a tracé les plans de cette église, sise dans une vallée éloignée de la Serbie centrale, connaissait l'architecture non seulement de la Dalmatie, mais encore de l'Italie du nord. Avec le temps et comme les intérêts politiques de la Serbie s'identifiaient de plus en plus avec ceux de l'Orient, l'influence byzantine toujours apparente dans le plan centralisé et dans la tour en forme de dômes s'étendit aussi aux détails généraux des édifices. La bâtisse de brique d'un dessin bien tra-

# La résurrection de la Serbie

— L'hommage d'un journal irlandais —

Après quatre ans d'une oppression et d'une cruauté sans exemple, après un martyre qui semblait saigner jusqu'à la dernière goutte le malheureux pays, en déclinant ce vaillant peuple jusqu'à ce que presque la moitié de la population fut morte de faim ou assassinée, le grand petit peuple de Serbie s'est relevé triomphant de la tragédie. Il a conquis ses oppresseurs et est, une fois de plus, une Nation, tandis que le fier empire d'Autriche-Hongrie, qui essaya d'étrangler la Serbie, est une chose du passé. Jamais dans l'histoire, on ne trouve un exemple plus frappant de l'impérissable immortalité de l'esprit national. La Serbie se relève de ses cendres, on dirait presque de son tombeau, libre et sans entraves, et sera dans quelques mois, un des principaux sinon le plus grand parmi les petits Etats libérés de l'Europe. C'est une glorieuse résurrection nationale et tous ceux qui sont épris de liberté doivent saluer avec joie la naissance de cette nouvelle nation slave. Avant cette horrible guerre, délibérément préméditée par l'Autriche-Hongrie pour détruire la Serbie (car, comme le comte Karolyi le disait encore tout dernièrement « la guerre est due à la politique étrangère de cet empire qui provoqua la guerre mondiale par son ultimatum à la Serbie ») celle-ci était un petit pays, paisible et industrieux. Bientôt, elle comprendra toute l'ancienne Serbie, le Monténégro, l'Herzégovine et la Bosnie, et d'à peu près trois millions sa population sera portée à environ treize millions d'habitants de race slave homogène parlant tous la même langue et animés du même idéal national élevé. Voilà ce que l'empire austro-hongrois, aujourd'hui détruit et pulvérisé, a eu de sa perfidie, voilà le résultat de sa politique cruelle et perverse. C'est là le prix qu'il doit payer pour avoir adopté les méthodes allemandes et avoir vendu son âme à la « Kultur » germanique, et pour avoir pillé et réduit à l'esclavage une noble race.

Les souffrances de la Serbie durant cette guerre ont été indescriptibles et seule la race la plus brave parmi les braves a pu survivre à de tels attentats, prémédités pour la priver de toutes les ressources de la vie, de tout vestige de vitalité, attentat tendant à écraser et à détruire le moindre reste de vie humaine ou animale. Hommes, femmes et enfants ont souffert de la guerre, d'épidémies et d'une cruauté plus terrible que tout cela. Les jeunes filles serbes ont été prises par les soldats et soumises à un esclavage pire que celui auquel n'aient jamais été soumis des nègres d'Afrique. Ce fait est établi par un document remis par la Ligue Nationale au Président de la Corporation des Etudiants du Rockford College, Illinois U. S. A., document qui prouve que des fillettes serbes de dix ans à peine ont été envoyées par des Allemands dans des harems turcs. Voilà le peuple soi-disant chrétien qui devait dominer l'Europe. Il n'y aurait décidément pas de justice au Ciel si des atrocités aussi horribles que celles commises sur les Serbes n'avaient été punies tôt ou tard; et jamais dans l'histoire le châtiement des coupables de ces crimes ne vint aussi rapidement et aussi complètement.

La Serbie a passé par un calvaire de

souffrances incroyables. Par deux fois, les Serbes repoussèrent et défirent les armées autrichiennes aux vastes ressources et à l'équipement splendide, et ils auraient finalement triomphé de leurs oppresseurs si les Bulgares ne les avaient poignardés dans le dos. Mais cette même Bulgarie, doit maintenant se soumettre et mendier la paix et bientôt elle se trouvera humiliée et bien plus pauvre, pour avoir suivi la bande si peu royale qui l'a menée à son malheur et à sa ruine. La Bulgarie, fatiguée de rois félons, veut se constituer en République. Tous les bandits qui ont provoqué cette terrible guerre ont déjà reçu — selon leur dû — leur plein châtiement. La basse royauté de Bulgarie n'est plus, tandis que le brave roi Pierre de Serbie, petit-fils d'un fermier, le plus démocratique parmi les souverains d'Europe, remonte sur son trône comme le monarque le plus populaire et vénéré en Europe, aussi estimé que ses royaux frères dans le malheur, de Belgique ou de Roumanie. Tout ceci est le triomphe du Droit et de la Justice et un grand encouragement à l'honnêteté et aux bonnes causes. Dieu a écrasé les malfaiteurs dans cette guerre, d'une façon tout à fait remarquable, et il a récompensé les souffrances des Polonais, des Serbes et des Tchéco-Slovaques d'une façon qui dépasse les espérances, les plus optimistes.

Tous ceux qui ont l'amour de la liberté doivent se réjouir et acclamer la résurrection de la Serbie. Les Serbes étaient autrefois un grand peuple; mais, réduits — trop longtemps — en esclavage par les Turcs, ils végétaient péniblement, maintenus seulement par leur espérance en cette délivrance bénie qui leur échoit à présent. Quatre siècles durant, ils maintinrent les traditions glorieuses de leur race, chantèrent leurs chants et racontèrent, près du foyer, les histoires de leur passé. De générations en générations ils se transmièrent les légendes si jolies et si pleines de gloire de leur race, ils firent survivre leur langue et leur esprit d'immortelle et indestructible nationalité. Une fois de plus, ils deviennent une grande puissance slave et une nation, et avec leur triomphe, la vertu et l'honneur ont vaincu et reçu leur récompense. Après des souffrances indescriptibles et une oppression d'une cruauté presque incroyable, après avoir souffert les ravages de quatre guerres terribles et des invasions se suivant de près pendant ces dernières dix années, après une oppression telle qu'il semblait que pas un grain d'herbe ni un être vivant n'aurait pu survivre, ils se sont relevés triomphants et victorieux.

Que longtemps vive le brave peuple serbe! Puisse son avenir être aussi paisible, prospère et heureux que son passé et le présent terrible n'aurait été qu'un revers momentané! L'Irlande envoie ses félicitations sincères au peuple serbe, à son grand vieux monarque, le roi Pierre, et à son brave fils, qui a conduit son armée jamais vaincue à la victoire qui maintenant couronne la triste tragédie de souffrances et de mal.

(« The Tuam Herald » du 9 novembre.)

## La propagande magyare

Le fait que les vœux magyars pour l'intégrité de la Hongrie rencontrent un accueil fort peu bienveillant en Occident et que, par contre, les désirs de liberté des peuples subjugués de la Hongrie sont très sympathiquement traités et secondés, pousse les Magyars à méditer sur cette chose. Au lieu d'en chercher la cause dans la situation intenable créée aux peuples non-magyars, — nous ne parlons pas du rôle odieux des Magyars dans la guerre — et dont les désirs de liberté sont naturellement sympathiques aux démocraties occidentales, les Magyars attribuent leur mauvaise situation à la propagande défectueuse menée par le régime déchu. Ils s'obstinent à croire que les sympathies du monde démocratique pour les peuples opprimés sont dues à une propagande que ceux-ci ont habilement menée et largement rétribuée. Aussi, pour prouver leur droit à l'intégrité de la Hongrie, ils s'apprêtent à jeter dans la balance leurs hommes aptes à cette à cette besogne, et beaucoup d'or.

La Suisse a déjà reçu la visite d'une délégation propagandiste à laquelle le commandement suprême italien accorda toutes les facilités pour gagner la Suisse par l'Italie. Même une dame est nommée ambassadrice en Suisse, dans le but manifeste de frapper l'imagination de l'Occident par des nouveautés démocratiques d'un extérieur fort révolutionnaire.

Cette propagande peut-elle avoir un succès quelconque? Certes, non! Il n'y a pas d'argument acceptable et imaginable avec lequel on pourrait démontrer la raison d'être de la domination magyare. Il ne suffit certainement pas de jeter toute la responsabilité sur le régime déchu et de lui attribuer tous les crimes dont les Magyars se sont rendus coupables. Ce ne sont pas des hommes qui déterminèrent la situation misérable des peuples non-magyars, c'est le système tout entier. Les éléments du système magyars ont des racines si fortes dans la vie de la Hongrie qu'un changement de façade ne peut les effacer ni les supprimer. Voilà pourquoi toutes les argumentations magyares sont condamnées d'avance. On ne peut pas agiter le nom de Wilson après avoir pendant des siècles créé une école d'oppression et d'abrutissement.

Oscar Jaszi, ministre et véritable démocrate tombe en faute quand il essaie d'exploiter l'ignorance de l'Occident. Voilà comment il composait un radio à destination d'Amérique: « Ils se trompent, ceux qui croient que les conditions préalables de la politique magyare actuelle soient de la date plus récente. Nous ne sommes que les continuateurs de la direction libérale qui, depuis Bogskai, Thököly et Rakoczi, etc., est la gloire immortelle de la politique magyare. »

Examinons brièvement la politique libérale de ces trois Magyars.

Jaszi a écrit un grand livre sur la question des nationalités. Dans ce livre, il dépeignait autrement le rôle de ces trois Magyars. Leur lutte contre les Habsbourg, que l'histoire magyare a présenté comme une lutte nationale consciente, n'est aux yeux de Jaszi que l'effort des seigneurs pour l'agrandissement de leur fortune et de leurs biens personnels. Leur âge, il l'appelle: « L'âge des intrigues, des félonies et des trahisures chroniques à la patrie. » Et de Rakoczi (qu'il compte au-

jourd'hui parmi les libéraux, évidemment à cause de ses relations avec la France, relations qui, d'ailleurs, étaient de nature pécuniaire), il dit, dans son livre, que: « Sa révolte a été le dernier essai du féodalisme particulariste contre le centralisme des Habsbourg. »

Puisqu'on joue le dernier sou, même Jaszi ne trouve aucun inconvénient de mettre au rang des libéraux un Rakoczi dont il avait autrefois une opinion très peu flatteuse. Mais en Amérique que sait-on de ce que Jaszi a dit jadis!

Les nouveaux démocrates font un travail superflu et coûteux. Mieux vaudrait employer les millions destinés à une propagande vouée à un échec certain, à l'amélioration du sort des innombrables tuberculeux et prolétaires qui, malgré la richesse naturelle de la Hongrie, vivent dans la misère.

## Fiume et les désirs italiens

Le « Corriere della Sera » reçoit l'information suivante de Fiume:

« Fiume a reçu la visite d'une mission de journalistes suisses. La mission, composée du professeur Milliod, de la « Gazette de Lausanne »; Vaucher, du « Journal de Genève »; Edouard Lazone-Ganzom, de la « Tribune de Genève »; Volloger, des « Basler Nachrichten »; Francesco Chiesa et le conseiller national Bossi, de la « Gazzetta Ticinese », était accompagné de M. Giulio Caprin.

Le président du gouvernement provisoire, commandeur Grossich, le syndic Vio et M. Orazzy Pediazza, saluèrent les hôtes au nom de Fiume, tandis que le peuple les acclamait sans fin. Le professeur Milliod répondit. Il commença son discours par les mots: « Fiumani, citoyens d'Italie... »

Nous enregistrons ce télégramme que nous devons interpréter avec la plus grande réserve. La haute estime que nous professons pour M. Milliod ne nous permet pas de croire à l'authenticité de ces paroles, d'autant moins que les Fiumani, malgré tous les cris des nationalistes italiens, ne seront pas citoyens d'Italie. M. Milliod sait mieux que nous que la conférence de la paix ne pourra mutiler aucune nation, et encore moins la nation serbo-croate. Par conséquent, la ville de Fiume, qui a une majorité croate (Fiume-Susak) et qui fait partie intégrante de la Croatie, ne pourra appartenir qu'au royaume serbo-croate-slovène.

## Le premier ministre serbo-croate-slovène

Selon les nouvelles parvenues ici, le gouvernement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes a été constitué comme suit:

Stoyan Protitch, président du Conseil des ministres; Dr Anté Korochets, vice-président; Dr Anté Troumbitch, ministre des affaires étrangères; Général Michel Rachitch, ministre de la guerre; Svetozar Pribitchévitch, ministre de l'intérieur; Lyoubia Davidovitch, ministre de l'instruction publique; Dr Montchilo Nintchitch, ministre des finances; Maiko Trifkovitch, ministre de la justice; Dr Tougomir Aloupovitch, ministre des croyances; Vélislav Voulouovitch, ministre des voies ferrées; Stoyan Ribarats, ministre du commerce et de l'industrie; Dr Givko Pétritchitch, ministre de l'agriculture; Miloyé Yovanovitch, ministre du ravitaillement et de la rénovation; Milan Kapétanovitch, ministre des travaux publics; Vitomir Koratch, ministre de la politique sociale; Dr Edo Loukinitch, ministre des postes et télégraphes; Dr Albert Kramer, ministre des travaux préparatoires pour la Constituante; Milossav Raïtchévitch, Serbe du Monténégro, ministre sans portefeuille; Dr Oouroche Kroul, ministre de l'hygiène publique.

Société Genevoise d'Edit. et d'Impr. — Genève

vaillé, de l'église de Klimentié, à Ochrida (datant de 1295 environ) et le mélange de tuiles et de maçonneries que l'on voit à Gratchanitz, ne contiennent aucune trace de sentiments occidentaux. Aussi les églises de Lazaritza (environ 1380) et de Ravanitza (1381) de construction plus récente, portent des décorations multicolores et les méthodes byzantines de sculpture conventionnelle à un haut degré de beauté.

Néanmoins, l'influence occidentale ne disparut jamais complètement. La « sublime » église de Detchani, construite en 1327-35, par Etienne-Ouroche III, le père du tzar Douchan et qui donna à son fondateur le nom de « Detchanski », est sous tous les rapports une église romanesque dalmate, construite de deux sortes de marbre de couleur, avec un haut péristyle qui n'a rien de byzantin, mais qui est apparemment la nef du basilique romanesque, sa véritable fonction étant bien révélée par la plus grande extension et la hauteur de l'église proprement dite, située derrière. Un siècle plus tard, l'église de Manasia, bâtie en 1418, en pierre, fait retour aux corniches en arcade, caractéristique du romanesque.

Quelques rares traces de l'influence gothique se découvrent çà et là même où les traits du byzantin sont presque généraux. Le fait que dans l'église mixte de Gradatch se trouvent des détails distinctement gothiques peut s'expliquer par le fait que cette église était destinée à recevoir les cendres d'une reine qui était née princesse française; pourtant ces détails d'architecture gothique ne sont pas habilement maniés et sont plutôt un hasard, dans un édifice qui, à part cela, est une combinaison d'un plan byzantin et de maçonnerie d'art dalmate. A Ravanitza et Lazaritza et généralement dans les églises du type serbe le plus individuel, des vitraux à dessins de rosaces et des soupiraux en forme de trèfles sont introduits et à Kalénitch des sculptures de figurines sont curieusement entremêlées avec des ornements carrément byzantins. Dans ces conditions toutefois ces décorations sont plutôt des souvenirs et n'ont pas de relations avec les ouvrages produits à la même époque en Europe par les maîtres de l'architecture gothique, et la richesse extravagante est tenue en échec par la noble proportion et la ligne si simple de la structure et aussi par la disposition des couleurs de la maçonnerie.

Il est très regrettable que la destruction presque totale des églises construites sous le tzar Douchan ait laissé une lacune dans l'histoire consécutive de l'architecture serbe. Si les degrés progressifs par lesquels fut déchiré le voile du romanesque qui cacha l'architecture byzantine ne sont pas entièrement éclaircis, il est aisé de comprendre le procès logique qui par l'instinct de conservation, ramena l'architecture serbe à la tradition dalmate. D'autre part, les différentes phases du développement, depuis les édifices d'un byzantinisme précoce jusqu'au style indigène à la fin du XV<sup>e</sup> siècle paraissent avoir entièrement disparu et l'architecture de Radé Barovitch nous paraît, à son apparition, comme une absolue innovation.

Les trois principales périodes de l'architecture serbe, qui peuvent être caractérisées comme romanesque-byzantine, byzantine et serbo-byzantine, sont retracées dans l'introduction de Sir Thomas Jackson, introduction avec la magistrale lucidité et brièveté de l'auteur, qui doit son autorité à ses recherches dans connue de la côte Adriatique. Les planches qui forment l'art de Byzance et de la côte Adriatique. Les planches qui forment la portion principale de ce volume, sont brièvement annotées par un architecte serbe, M. Yovanovitch. Là où deux auteurs traitent le même sujet, des différences sont fréquentes; dans le cas présent, le même sujet, des différences sont fréquentes; dans le cas présent, nous n'en trouvons qu'une quand Sir Thomas recule la construction de l'église de Klimentié à Ochrida de presque un siècle, fait dû à un malentendu quant à la note de M. Yovanovitch à ce sujet. Nos remerciements de cette heureuse collaboration vont à l'éditeur général, le Dr Pupin, un savant serbe résidant actuellement à New-York, et au père N. Vélimirovitch qui a surveillé à la publication de l'ouvrage en Angleterre. En même temps, nous les remercions de l'excellente carte géographique et des beaux tableaux généalogiques des souverains de Serbie, qui facilitent grandement la juste compréhension d'un art qui — et ceci est remarquable — est principalement dû aux rois et aux reines. La dynastie régnante ne reste pas en arrière de celle des Etienne et des Lazare du passé, dans son désir de rendre la demeure du Seigneur aussi magnifique que possible. Ceci est prouvé par les illustrations de l'église de Topola, édifice de marbre consacré en 1912 comme mausolée de la

maison des Kara-Georgevitch, descendants du rénovateur de l'indépendance serbe.

Les reproductions d'églises ont été complétées par quelques illustrations de croix, icônes et peintures d'églises serbes, dont deux en couleur, qui prouvent que, en ce qui concerne les fresques et miniatures décoratives, l'école serbe ne cède en rien à celle des pays environnants. M. Yovanovitch rappelle qu'il a toujours existé des artisans parmi les Serbes de Débar, sur la frontière de l'Albanie; il a heureusement été possible d'ajouter au volume une reproduction du merveilleux paravent de marbre de Stoudénitza et des peintures des parois contiguës qui donnent une idée de la perfection et la beauté de leur œuvre.

Ce livre dédié « à tous ceux qui, dans le monde entier, travaillent avec foi et amour pour l'unité chrétienne » sera suivi par un volume analogue illustrant les églises serbes construites sous l'influence du rite romain. Entre temps, cette remarquable contribution à l'histoire de l'art chrétien réveillera l'intérêt de tous ces amateurs pour ce pays trop peu connu qui, malgré les difficultés inouïes a été si longtemps un boulevard de foi chrétienne et de liberté nationale. La science moderne a concédé à l'impériale cité de Nisch, sur la Morava, la gloire d'être le lieu d'origine de Constantin le Grand, gloire qui pendant si longtemps lui disputait notre York. Le signe sacré qui, avant la bataille décisive de Saxa-Rubra, lui donna l'assurance de la victoire, a toujours été le guide de son pays d'origine, et la croix d'or, cette relique qu'en 1348, Etienne Douchane, par la grâce de Dieu, tzar de toute la Serbie, de la Grèce et des pays situés le long des côtes, donna à la maison de Dieu, Detchani, pour toute l'éternité, peut bien être considérée comme le symbole concret de l'espérance de la Serbie et la garantie qu'elle recouvrera sa position dominante parmi les nations de l'Europe orientale.

(Traduit du « The Church Times », par P. de N.)

# La question de Banat

M. G. Yakchitch a adressé au « Temps » la lettre suivante (no du 19 décembre):

Dans le « Temps » du 12 décembre, M. Emile Moreau a exposé cette question du Banat, territoire contesté entre les Serbes et les Roumains, dont l'importance n'avait pas échappé à votre constant souci d'éclairer le public. Les Serbes et Roumains vous en remercient. Mais M. Emile Moreau ayant présenté dans toute leur force les arguments roumains, j'espère que vous donnerez à un Serbe la liberté d'exposer pareillement les répliques serbes et de rectifier quelques renseignements puisés aux « statistiques hongroises », nous dit M. Moreau.

Le Banat, dit M. Moreau, est une entité géographique, ethnique, politique et diplomatique, dont le partage serait contre nature et dont la Roumanie a de tout temps revendiqué, dont elle a le devoir et le droit de revendiquer l'entière possession.

Les Serbes savent par expérience que le Banat est géographiquement un pays de montagnes à l'est, un pays de plaines à l'ouest, ethniquement un pays roumain à l'est, un pays serbe à l'ouest (avec infiltration dans l'un et dans l'autre de colons magyars et allemands) et que jamais le Banat, depuis que l'on en sait l'histoire, n'a été une entité politique administrative, ni militaire. Jusqu'en 1916 les Roumains ont reconnu cette vérité fondamentale. Quand, en février 1915, les délégués officiels de Bucarest, professeurs, savants, politiciens et diplomates vinrent présenter au gouvernement et au public français les conditions de la Roumanie pour entrer en guerre, ils apportèrent comme base de toute négociation une carte ethnique du Banat dressée et imprimée à Bucarest où tout l'occident était teinté « serbe » et tout l'orient teinté « roumain »; ils proposaient que le partage se fit d'après ces données.

Au début de 1916, quand la trahison de la Bulgarie et celle du roi Constantin nous eurent jetés sous le rouleau compresseur, nous nous trouvions au plus profond du désastre; notre pays occupé, ravagé, notre population exterminée; notre armée décimée; notre gouvernement exilé; nos réfugiés sauvés à grand-peine de l'hospitalière Albanie par la flotte de notre seule amie d'alors, la France; il ne nous restait que notre ferme intention de ne jamais abandonner la lutte et de demeurer jusqu'au bout fidèle à nos engagements.

C'est alors que pour entrer en guerre, le gouvernement de Bucarest exigea de l'Entente ce traité de 1916 qui attribuait aux Roumains le Banat tout entier, comme une « entité » géographique, politique, économique, stratégique, que sais-je encore!

En 1917, la Roumanie connut, hélas! les mêmes revers que nous; moins malheureuse pourtant, elle dut céder plus que nous n'avions fait nous-mêmes; ce que la trahison bulgare n'avait pu nous extorquer — je veux dire: la soumission aux exigences des puissances centrales — la défaillance russe l'imposait aux Roumains. Alors une grande partie de l'opinion roumaine regretta les excessives prétentions de 1916 et ce cruel mépris des droits et des sentiments serbes. La majorité des Roumains la regrette aujourd'hui et souhaitent une cordiale entente pour une vie de collaboration réciproque et de paix définitive. Quelques chauvins de Bucarest s'attardent en cette fameuse « unité » du Banat. Quels que soient leurs arguments, il nous suffit de relire « Les Serbes de Hongrie », par Emile Picot, « L'Histoire des Roumains de la Dacie trajane », par A. Xénopol, et « L'Histoire des Roumains de Hongrie », par Jorga (Bucarest 1915), pour conserver notre confiance dans la justice de notre cause et dans l'équitable bon sens du peuple et du gouvernement roumains. En ces ouvrages roumains de Xénopol et de Jorga, on ne trouverait pas trace d'une histoire roumaine, ni d'une activité roumaine dans la plaine du Banat. Bien additionnées, les statistiques hongroises qu'invoque M. Moreau confirment ces données historiques:

Le département de Torontal comprend 86.937 Roumains et 220.093 Serbes et dans le département de Temes, l'arrondissement de Déliblat compte 5705 Roumains et 16.870 Serbes, et l'arrondissement de Weisskirchen 8234 Roumains et 21.035 Serbes.

Les villes surtout sont en majorité serbe: Pancova compte 769 Roumains et 9094 Serbes; Wersetz 879 Roumains et 8776 Serbes; Beckerek 339 Roumains et 8934 Serbes; Kikinda 436 Roumains et 14.146 Serbes. Une seule ville, Temesvar, a une majorité roumaine; encore les Roumains n'y sont-ils que 7506 contre 4471 Serbes.

En dehors du département oriental et montagneux de Krasso, où les Roumains sont au nombre de 336.082 sur 466.147 habitants, l'élément roumain n'est dans le reste du Banat qu'une infime minorité: 255.907 Roumains sur 1.115.986 habitants, moins d'un quart de la population totale.

Nous n'avons jamais abandonné, encore moins renié les Serbes de Hongrie, qui ont toujours été pour nous les plus proches des frères et qui viennent de nous don-

ner les mêmes preuves d'attachement que vos frères d'Alsace vous prodiguaient l'autre jour. Le « Temps » du 13 décembre 1918 publiait la dépêche suivante, datée de Neusatz: « Les Serbo-Croates, les Boukoviétsi, les Choksi et les autres habitants vivant dans la Batchka, dans le Banat et dans le Barania se sont réunis à Novi-Sad, capitale de l'ancienne Voïvodie (duché) serbe, en Assemblée nationale. Les représentants furent élus à raison de un pour chaque millier d'habitants. Il y en avait 800; prirent part aussi à l'assemblée les Allemands (6 représentants) et les Magyars (1 représentant); l'Assemblée vota à l'unanimité la réunion de la Batchka, du Banat et de la Barania à la Serbie en la priant de représenter ces pays au congrès de la paix. »

Toutes les « entités » du monde ne sauront prévaloir, au congrès de la paix, contre ce droit des peuples libérés à choisir une nouvelle patrie. Mais nous savons bien qu'avant le congrès, les Roumains et les Serbes seront d'accord pour se présenter en alliés indissolubles et non pas en rivaux; à Bucarest autant qu'à Belgrade, on a le ferme propos de régler à l'amiable, sans pression extérieure ni arbitrage, cette question serbo-roumaine, d'où dépendent tout notre avenir de bon voisinage et toutes nos chances de perpétuel accord contre les difficultés du présent et les risques de l'avenir.

## La Grèce et la Bulgarie

Répondant à un article écrit par le savant suédois bien connu, M. Alfred Jensen, qui s'efforce de défendre les prétentions bulgares sur les Balkans, le représentant de l'Agence d'Athènes à Stockholm, M. Lykiardopoulos, a publié une lettre ouverte dans le « Stockholms Tidningen » dont nous reproduisons quelques passages d'après le « Journal des Hellènes » du 24 novembre:

Cher Monsieur,

Dans un article publié dans votre estimable journal, M. A. Jensen, sous le titre « L'Épanouissement des Balkans », soutient une politique d'entente serbo-bulgare dans les Balkans. J'aurais laissé aux Serbes le soin de répondre, si dans sa dernière partie le savant publiciste ne s'attaquait à la Grèce, pour la sacrifier aux exigences bulgares et l'exclure de l'Union balkanique.

Or nous ne saurions admettre que la Grèce soit laissée en dehors d'une entente balkanique pour le seul profit égoïste des Bulgares. Car il n'existe point de différend gréco-serbe. Etablie, dès les premières heures par des concessions réciproques, l'entente gréco-serbe vient d'être aujourd'hui scellée plus fortement que jamais par les liens du sang mutuel versé en Macédoine.

Nous avons le droit de faire partie de l'Entente balkanique parce que des populations grecques habitent la Macédoine et la Thrace.

Pour ce principe de l'entente balkanique, la Grèce a déjà volontairement consenti à de lourds sacrifices: avant la seconde guerre balkanique, en immolant à cette entente les Grecs de Macédoine Orientale et de Thrace, et après cette seconde guerre, et malgré la victoire que nous n'avons pas voulu pousser à des limites extrêmes, en sacrifiant 20.000 Grecs de Stroumitza, Melnik, Petrich, etc., 80.000 Grecs de Thrace, en renonçant définitivement à 130.000 Grecs de la Roumélie Orientale et en renonçant à prendre contact avec les Grecs de la Thrace turque et de Constantinople qui représentent 800.000 âmes.

Aujourd'hui après une troisième guerre et une guerre victorieuse, nous accepterons de nouveau l'entente mais avec des garanties: après les horreurs de la Macédoine Orientale d'où l'on a déporté 60.000 Grecs, les horreurs commises en Thrace d'où 50.000 Grecs ont été chassés, la Thrace occidentale ne peut rester bulgare: elle doit revenir à la Grèce. Le principe « du débouché économique » auquel M. Jensen est prêt à sacrifier des populations entières n'en sera pas atteint.

Oui, l'entente balkanique avec la Bulgarie! Mais que le charme bulgare prenne fin: pourquoi n'a-t-il été jamais question des 850.000 étrangers annexés par la force à la Bulgarie et représentant le cinquième de sa population totale? et au nom de quel principe démocratique refuse-t-on à ces populations le retour à la mère patrie lorsque nulle impossibilité géographique ne s'y oppose.

La Bulgarie a droit de vie mais ne peut plus être une privilégiée dans les Balkans. Au lendemain même de l'armistice, ce droit à l'existence, M. Venizelos le déclarait hautement! Mais dans le meeting, que les Grecs réfugiés de Thrace ont tenu à Salonique, ils n'ont moins justement ajouté: il faut que la Thrace occidentale fasse retour à la Grèce. En la dévastant, la Bulgarie s'est montrée indigne de la gouverner.

M. Lykiardopoulos,  
Représentant de l'Agence d'Athènes.

## Le dossier noir des Bulgares

Un document bulgare sur les atrocités commises en Serbie

Ce n'est que maintenant que l'on peut se rendre compte des horreurs de l'occupation bulgare en Serbie, d'après le témoignage des autorités bulgares elles-mêmes. Ainsi, le préfet bulgare de Vranja (ville située près de la frontière sud de l'ancienne Serbie), Dimitroff, écrivait dans un rapport devant être envoyé à Sofia:

« Je suis profondément convaincu que les internements ont été faits et le sont encore d'une manière de « contrebandiers », quelque patriotiques et généreux que soient les motifs de ceux qui les ont ordonnés et cela, dans le but:

a) de piller les internés, dont beaucoup ont été assassinés pour supprimer les traces du vol;

b) d'attenter plus facilement à l'honneur des femmes et des filles des internés;

c) de pouvoir dilapider leurs biens d'une façon honteuse.

Ainsi, Blagoïé Ilitch-Mumdjiski, millionnaire bien connu de Leskovatz, devant être interné, fut assassiné en cours de route dans les gorges de Sourdoulitza et dépouillé des 120.000 levs qu'il portait sur lui. Bien qu'il eût offert de faire don de 500.000 levs à la Croix-Rouge bulgare s'il avait la vie sauve, il ne lui fut pas fait grâce, car « les assassins préféraient s'approprier les 120.000 levs, qui étaient sûrs. » De cette manière, des gens comme Ilkoff gagnaient des millions.

Le commandant Ilkoff, après avoir interné un médecin russe (dont Dimitroff cite le nom), envoya chez la femme de celui-ci une sage-femme avec le message suivant: « Elle doit aller chez le commandant Ilkoff et lui donner tout ce qu'il demande, car il est le maître dans tout le pays et peut faire tout ce qu'il veut ». La courageuse Russe répondit: « J'ai suivi mon mari dans l'exil jusqu'en Sibérie; je m'empoisonnerai plutôt que de satisfaire au désir du commandant ».

Semblable chose est arrivée à la femme d'un commandant serbe (Dimitroff la cite également). On avait enjoint à sa belle-sœur, avec les menaces les plus terribles, de faire le nécessaire pour que Ilkoff « reçoive de la place dans la chambre à coucher de la jeune dame ». Ces femmes héroïques refusèrent avec indignation, mais elles furent maltraitées sans pitié.

Dimitroff cite lui-même une vingtaine de ces atrocités, non sans ajouter que ce n'est là qu'une petite partie des crimes commis. Le cas de feu Toma Zafirovitch, député de Vranja, est terrifiant: on l'avait sorti du lit où il agonisait et poussé à coups de crosse à Sourdoulitza, où il fut tué. Le prêtre Sotiljko Tzvelkovitch fut interné malgré ses 90 ans et bien que deux hommes dussent le soutenir lorsqu'on le poussait sans pitié sur la route de l'exil. Pour finir, le préfet bulgare fait cet aveu terrifiant: « J'ai des preuves que deux soldats bulgares, témoins de ces terribles scènes du défilé de Sourdoulitza sont devenus fous et que deux autres sont morts par suite de commotions cérébrales ».

Un télégramme de Belgrade donne de nouveaux détails sur ces documents bulgares que l'on a trouvés à Vranja. Dans son rapport du 2 février 1916, le Dr Ivan Dimitroff, préfet du département de Vranja, auparavant avocat à Sofia, a protesté auprès de l'inspecteur de la région de Morava contre l'internement des invalides et des aveugles du département de Vranja et contre l'exécution des hommes les plus respectables, tous nommés à la suite de ce rapport. Les autorités demandèrent la révocation ou tout au moins le déplacement de Dimitroff qui les gênait; mais, à cette exigence des autorités militaires, il répondit par son rapport du 23 mars, dans lequel il accusait ouvertement le commandant Ilkoff et d'autres officiers assassins des Serbes, en ajoutant que le défilé de Sourdoulitza était devenu le véritable tombeau du peuple serbe.

Outre ces documents, il importe de mentionner le rapport du 26 février du sous-préfet de l'arrondissement de Ptchinya, Boiadjef, dans lequel il informait le préfet du département de Vranja que sept prêtres et deux civils de la région de Gilamé avaient été amenés et exécutés vers minuit au nord de la ville, sous les auspices des officiers bulgares. Les cadavres des victimes, avec les têtes séparées des corps, ont été découverts le 16 courant par les autorités serbes.

— Le témoignage d'un aviateur britannique —

Le « Morning Post » du 7 décembre publie les témoignages d'un sous-lieutenant aviateur anglais sur les atrocités bulgares dont il a été témoin lors de sa captivité en Bulgarie.

« Pour parler des pires des traitements, disait-il entre autres, je dois mentionner les horribles souffrances des pauvres Serbes internés dans les camps de concen-

tration. Je n'ai jamais vu de pareilles souleffes d'hommes ni vêtues de lambeaux aussi malpropres; ce sera vraiment un miracle si l'un d'eux survit à cet hiver. Leur nourriture est un petit pain bulgare grossier et une petite quantité de soupe contenant 90 % d'eau. Ces misérables ne pouvaient recevoir des paquets de leurs commandements ou de leurs familles; cependant les femmes serbes consentaient plutôt à se laisser déshonorer que de laisser mourir de faim leurs enfants. J'ai vu de mes propres yeux de vieux hommes épuisés de fatigue et de faim au point de ne plus pouvoir se tenir debout qui étaient battus et prosternés désespérément par terre. Une femme a été torturée à cause de sa morale (et par des gens les plus immoraux du monde), car cette malheureuse avait essayé de se procurer du pain pour son enfant au prix de son honneur. L'hiver passé un nombre énorme de Serbes mourut de faim et des suites de mauvais traitements. Les cercueils étaient considérés comme chose superflue; aussitôt que les mourants rendaient leur dernier soupir, ils étaient enveloppés au nombre de plusieurs dans un tole et enterrés dans un fossé mal creusé de façon que quelques heures après, les porcs et les chiens mi-sauvages venaient ronger leurs cadavres. »

## Choses bulgares

« Es ist nicht wahr »

Au moment même où un député bulgare, M. Maximoff, s'est décidé de sortir des aveux complets sur les atrocités commises par ses compatriotes, l'Université de Sofia a eu l'audace d'adresser à l'Université de Paris un appel ressemblant à celui des 93 Allemands de 1914. Le « leit-motiv » de cet appel c'est le refrain allemand: Es ist nicht wahr. Il n'est pas vrai que les Bulgares ont commis des atrocités. Et comme preuve que les Bulgares n'ont pas ruiné, ravagé et exterminé les régions serbes et grecques, l'Université de Sofia invoque le témoignage d'une commission d'enquête qui a visité les Balkans en 1913, sur l'invitation de la Bulgarie, et malgré les réserves les plus formelles de la part des gouvernements grec et serbe, qui n'avaient pas de confiance dans l'impartialité d'une commission composée d'un bulgarophile notoire (Milioukoff) et d'un grecophobe (M. Brailsford). Or, en admettant que tout soit vrai dans le rapport de cette commission pro-bulgare, on ne voit pas comment les atrocités bulgares de 1915, 1916, 1917 et 1918 pourraient être démenties par un rapport datant de 1913.

Jolie excuse

La « Correspondance balkanique » du 16 décembre reproche aux Serbes et aux Grecs de parler toujours des atrocités bulgares, en passant sous silence les atrocités allemandes. En vérité, affirme la feuille officielle bulgare, les atrocités commises par les Bulgares sont l'œuvre des Allemands, parce que ce sont ces derniers qui ont forcé les Bulgares à des procédés inqualifiables qui les ont rendus célèbres. Les Bulgares, d'après cette version, ne furent que des instruments matériels allemands. « Si les Serbes, ajoute la « Correspondance balkanique », avaient le bon sens de tenir compte de ce que les soldats bulgares ont enduré pour préserver les populations des territoires occupés par eux de quelques procédés de guerre irréguliers de la part de leurs alliés... »!

Une rectification

La « Correspondance balkanique » nous fait savoir que son directeur, M. Iv. Radoslavoff, n'est pas le fils de M. Radoslavoff, ancien ministre-président bulgare, et qu'il n'a rien de commun avec sa famille. Nous prenons note de cette rectification.

## Les aspirations italiennes de jadis

La « Gazette de Lausanne » dans son numéro du 1er janvier, publie le jugement suivant sur les convoitises italiennes:

« Nous avons sous les yeux une carte d'Italie publiée par les irrédentistes italiens à une époque où la Triplice était dans sa fleur. Sur la couverture, un bersagliere debout sur la frontière — qui ne peut être que celle de la France — et au-dessous la légende: « Qui non si passa ».

Mais ce qui est intéressant au point de vue des convoitises italiennes qui se font jour depuis quelque temps, c'est la carte elle-même, car elle montre de façon saisissante combien les récents succès sur le Piave ont enflé ces convoitises. L'Italie telle qu'elle était à la veille de la guerre est figurée en couleurs. Les limites que lui assignaient les irrédentistes sont marquées en pointillé. Or, si ces limites englobent notre Tessin et le Tyrol jusqu'au Brenner, « elles laissent en dehors la côte orientale de l'Istrie et Fiume ». Pas une parcelle de territoire dalmate n'y est signalée comme italienne.

Ceci prouve qu'en réclamant Fiume et Zara, voire Spalato, Sebenico et Raguse, les impérialistes italiens d'aujourd'hui vont bien au-delà des rêves les plus ambitieux des irrédentistes du temps de la Triplice. »